

L'éternité n'est pas si longue

Du même auteur

Si encore l'amour durait, je dis pas

Page à Page, 2000

Pocket, 2002

Tu vas me faire mourir, mon lapin

Page à Page, 2002

Pocket, 2003

Push the push button

Page à Page, 2003

Pocket, 2006

Tout le monde est allongé sur le dos (nouvelles)

Page à Page, 2004

Pocket, 2007

La Fin du chocolat (poèmes)

Éditions Carnets du Dessert de Lune, Bruxelles, 2005

Je respire discrètement par le nez (poèmes)

Éditions Carnets du Dessert de Lune, Bruxelles, 2006

Collier de nouilles (nouvelles)

Éditions Carnets du Dessert de Lune, Bruxelles, 2008

FANNY CHIARELLO

L'éternité n'est pas
si longue

ÉDITIONS DE L'OLIVIER

ISBN 978.2.87929.698.2

© Éditions de l'Olivier, 2010.

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

HOLOCÈNE

Mon regard s'est attardé sur un panneau de danger annonçant l'éventuel passage d'animaux sauvages au long des quinze prochains kilomètres ; ce cerf dans son triangle rouge, souligné par l'indication « 15 km », m'accompagne depuis plus d'une heure. On entend à peine la musique, les vitres ouvertes pour ne pas suffoquer dans la fumée de nos cigarettes, on parle très peu parce que Pauline, au volant, reste très concentrée sur les poids lourds à doubler, les cadrans du tableau de bord, l'évacuation sans risque des cendres de sa cigarette et les directions à suivre – LE HAVRE CAEN pour l'instant, et depuis ce qui me semble une éternité : toujours pas trace de DEAUVILLE dans cette littérature d'auto-route. J'espère que ça vaut le coup, Deauville, je déteste tellement la voiture, cette sensation d'escarres, ce vacarme, et Pauline qui ne s'occupe pas de moi. Alors de mon côté, la main posée sur la sienne depuis si longtemps que je ne sens plus sa peau au creux de ma paume ankylosée, mais juste la raideur de mes articulations, j'imagine un cerf long de quinze kilomètres prêt à surgir au-dessus de nous. J'imagine la place qu'il prendrait sur une photo de *La France vue du ciel*, j'imagine tout ce qu'il menacerait ou détruirait en gambadant sans mauvaise intention, le nombre d'insectes que j'ai dû écraser par inadvertance en trente-cinq ans, le temps qu'il faudrait à un cerf long de quinze kilomètres pour atteindre la Patagonie, je me demande si les cerfs savent nager, si un cerf long de quinze kilomètres aurait pied

dans l'océan, si l'on dit avoir pied ou avoir patte quand on parle cerf ; puis je grimpe dans les bois du cerf et là, tâche de dépasser mon incapacité à concevoir le monde dans sa complexité, son abondante variété. Ce cerf devient une échelle pour mesurer l'à-mes-yeux incommensurable, un outil de synthèse pour appréhender la profusion de toute chose et si possible, oh s'il vous plaît, sa cohérence au sein d'un tout qui, guetté du sol, toujours m'échappe.

Les kiosques à journaux, les braderies, les supermarchés, les décharges publiques, les greniers, les boîtes à gants, les caves, les tiroirs du fond et les aires d'autoroute ont ceci de commun qu'ils nous mettent face à l'irréductible bazar terrestre. Ils en sont des échantillons à portée de la conscience humaine moyenne, nous suggèrent la représentation d'une globalité qui se dérobe à la perception, une méthode pour la circonscrire dans nos structures mentales ou nous résigner à ne jamais pouvoir le faire.

À peine descendue de voiture, Pauline affronte sans ciller le tourniquet à presse quotidienne de la station-service, entre les étales de clubs sandwiches et les CD de variétés. En l'absence de *Libé*, Pauline se reporte avec le plus grand naturel sur *L'Humanité*. Je n'ai jamais acheté *L'Humanité*. Quand j'entre dans une Maison de la presse ou m'arrête devant un kiosque à journaux, je ne peux pas m'empêcher de détailler toutes les couvertures et les unes étalées en dessous du rayon porno. Au cas où. Toute cette abondance sans cesse renouvelée de papier rugueux ou glacé me fascine comme le fond des océans. Tous ces gens qui rédigent, pressent, distribuent, vendent, achètent, lisent, découpent, archivent, pilonnent, recyclent des périodiques ; tous ces arbres débités sans répit : comment peut-il exister assez d'arbres pour que soient déversés chaque jour, dans chaque mégapole

grouillante comme dans chaque trou perdu de la Terre, ces tonnes de papier broché, plié, collé ? Ce genre de questions alimente régulièrement mon vertige existentiel chronique. Aussi, je m'attarde toujours longtemps devant les kiosques à journaux. Même si je n'achète presque jamais de journal ou de magazine en dehors de mes habitudes, je sais du moins à quoi je tourne le dos, et ça comprend *L'Humanité*. Je ne fais pas semblant de ne pas voir *L'Humanité*, je ne fais pas comme si ça n'existait tout simplement pas, ce n'est pas ça. Je ne l'achète pas, voilà tout. Cela dit, *L'Humanité* ne m'inspire ni mépris ni embarras ni répulsion. C'est une drôle de chose à dire, ça : l'humanité ne m'inspire ni mépris ni embarras ni répulsion. Des images faciles me traversent la tête, comme chaque fois que je demande à une vendeuse, Je voudrais *Le Monde*, s'il vous plaît. J'imagine toujours qu'elle me répond, Ah oui ? Comme les méchants dans James Bond ou les jeunes premières fraîches débarquées à Hollywood ou à Broadway ? – et moi : Sauf qu'eux ne diraient pas *s'il vous plaît*. Je prouve ici que l'on emmène ses tares partout avec soi en reproduisant une scène extrêmement quotidienne dans une circonstance exceptionnelle (ce qu'est pour moi toute excursion à plus de quarante kilomètres de mon écosystème) : je viens de passer cinq minutes à bérer devant ce tourniquet de presse quotidienne sans avoir lu un seul gros titre, et Pauline est déjà en train de payer son journal.

Quand je l'ai rencontrée, il y a six mois, elle m'a immédiatement fascinée. D'abord, j'avais envie de toucher un peu toutes les parties de sa physionomie générale pour comprendre par quel miracle elles s'assemblent si bien, mais comme Pauline me le répète volontiers, elle espère que je l'aime pour d'autres raisons. Ensuite, elle est prof de piano. Je n'adore pas le piano, mais ça reste un instrument de musique. Et puis aussi, elle a

deux ans de plus que moi ; ça paraît peu, mais en matière d'évolution spirituelle ça ne l'est pas, et je suis bien placée pour le savoir : il y a encore deux ou trois ans, j'étais l'esclave de mes émotions, et aujourd'hui je suis capable de les analyser avec un tel détachement qu'elles ne me submergent quasiment plus jamais. Autant dire que je ne suis plus la même personne. Notre théorie à Pauline et moi, c'est que tout bascule à trente-trois ans, moralement et organiquement. Les effets de l'âge commencent alors à se faire sentir dans le foie, les jambes, les gencives, l'épiderme, mais aussi le discernement. Parce que j'entreprenais d'évaluer ma progression des trois dernières années au moment où je l'ai rencontrée, les trente-sept ans de Pauline m'ont d'emblée beaucoup impressionnée. Elle devait sans doute approcher le stade de la lévitation. Lors de notre rencontre, nous avons parlé presque toute la nuit (fatal, à nos âges) et j'ai très vite compris que Pauline et moi étions de la même espèce. Parce qu'elle ne fait pas semblant de croire que la mort ne la concerne pas, au contraire : la mort, elle vit assise dessus, comme moi. Mais sa lucidité ne se traduit pas, comme souvent chez moi, par une forme d'inertie désabusée. Chaque fois qu'elle me donne rendez-vous dans un café, je la trouve attablée devant *Le Monde* ou *Libération*, parfois les deux, un œil plissé et une cigarette à la main ; elle ne me voit même pas entrer. Je l'observe un instant avant de me résoudre à interrompre sa lecture, j'essaie de deviner les mécanismes intellectuels en mouvement derrière son visage impassible, et elle semble au cœur du monde. Impliquée, concernée. Pleinement ancrée dans la vie en même temps qu'assise sur la mort. J'ai commencé à lire la presse, moi aussi, les analyses politiques et géopolitiques poussées, mais je me rends bien compte que j'y cherche plus des révélations sur les paradoxes de Pauline que sur les rouages des démocraties.

C'est la même curiosité qui m'amène sur l'autoroute en ce samedi ruisselant de soleil. La personne que j'aime est capable de prendre la route jusqu'à Deauville pour suivre une conférence ; ce seul fait dépasse mon entendement, mais je vais au moins essayer de le comprendre. À force de ne côtoyer que Judith, Miriam, Raymond et parfois quelques autres énergièmes qui pourraient presque faire partie de la même ribambelle que nous, être découpés avec les mêmes ciseaux dans la même feuille de papier, j'en viens à considérer comme une énormité toute initiative dont nous serions incapables, à savoir toute action qui ne saurait constituer une allégorie simple et immédiate de la vanité inhérente à la vie sur terre, parmi les bactéries, les acariens, les chansons de variété, le dioxyde de carbone et autres facteurs de corruption. De fait, mes amies et mon cousin ont écouté mes plans pour le week-end dans un silence où ne palpitaient que les cils de leurs yeux arrondis et des rictus partagés entre l'incrédulité et la franche raillerie. Judith a fini par dire :

– Sans blague ? En d'autres termes, vous partez à la mer sans nous.

– Pour assister à une conférence, j'ai insisté.

– Ce que j'appelle de la motivation, a ajouté Miriam. Et qui au juste est ce Richard...

– Walter. C'est un scientifique très controversé, très à la mode, une espèce d'écolo radical qui prône l'éradication de l'espèce humaine.

Judith a froncé les sourcils.

– Pourquoi Pauline s'intéresse à ça ?

Raymond riait.

– Tu vas l'accompagner à cette conférence ou tu vas l'attendre dans un bar ?

Une énormité, aux yeux de mes proches comme aux miens. Je ne leur avais encore jamais fait un coup pareil en dix ans et je comprendrais qu'ils me soupçonnent d'être sur une mauvaise pente. Par amour, on se met parfois dans des positions moralement inconfortables. Ce qui me rappelle la période où Raymond nous abandonnait pour subir des pseudo-défilés de mode au bras de sa dernière conquête dans les boutiques de luxe locales ; ça n'a pas duré très longtemps, mais assez pour que Judith, Miriam et moi évoquions la possibilité d'entamer un travail de deuil. Cela dit, il n'y a aucune comparaison possible : Pauline n'est pas juste ma dernière conquête, elle est la personne qui a réinventé l'amour pour l'épave sentimentale que j'étais devenue avant son règne glorieux. Ça vaut bien quelques heures assise sur mes fesses devant une estrade. Et puis j'espère qu'on profitera *aussi* de la mer ; que ce week-end portera dans ma mémoire et mon album photo le titre mièvre de *Première escapade à la mer* et non pas celui de *L'Extinction planifiée*.

Maintenant *L'Humanité* repose sur le capot de la voiture. Pauline et moi allumons des cigarettes, un gobelet de plastique à la main. Hors de la voiture, la chaleur contre-nature de cet avril est plus supportable, même en plein soleil. J'en regarde les moirures gélatineuses qui, un peu plus loin, font danser les pompes à essence, et décide de prendre des photos avec mon petit appareil numérique.

Comme souvent, je prends le visage de Pauline en gros plan à la droite du cadre. Derrière elle, les pompes à essence ondulent aussi nettement qu'elles le peuvent, ainsi que plusieurs silhouettes, alignées dans un style très western. Elles ne gâchent rien, je poursuis la mise au point. Pauline arbore son air grave – elle en a un autre : quand elle sourit, son visage paraît se transformer

totallement. L'air grave lui fait un visage sur lequel on ne pourrait imaginer qu'un sourire trouve la place de s'étirer. Il lui va très bien aussi, plus romantique que sinistre. Les petits rides au coin de ses yeux et de sa bouche semblent tracées doucement du bout de l'ongle. Très délicat. Quand la photo est prise, elle m'envoie un sourire malicieux et je m'apprête à prendre la même photo avec son autre visage et tous ses plis de sourire, mais un détail en arrière-plan suspend mon geste. L'une des silhouettes qui viennent de se dessiner devant les miroitements de la station-service est la raison de notre présence sur cette autoroute.

– Ne te retourne pas, je dis. Devine qui vient acheter ses chips à l'aire de Bosgouet Nord ?

– Qui que ce soit, fais la mise au point sur sa tête, ça a l'air de valoir le coup.

Maudits appareils numériques, toujours cinq secondes molles de décalage avec l'image que vous espériez.

– Il est flou.

– Qui est flou ?

– Richard Walter.

– Tu plaisantes ?

Elle s'est déjà tournée vers lui. Comme je m'en doutais, elle reste immobile quelques secondes. Enfin, pas tout à fait immobile : on pourrait presque croire, à surprendre le léger tremblement de ses genoux, que Richard Walter est son maître à penser. Pourtant, d'après ce qu'elle m'a expliqué, il lui inspire plus de répulsion que de fascination. Personnellement, je ne suis pas sûre qu'il soit beaucoup plus qu'un bonimenteur de fêtes foraines : quelle crédibilité un être sensé peut-il bien accorder à un prétendu scientifique qui expose ses doctrines farfelues dans des casinos ? En particulier quand il soutient que l'homme devrait saborder sa propre espèce, s'auto-éradiquer purement et

simplement pour que ses activités cessent de détruire la planète ; céder sa place aux escargots, aux tapirs, aux écureuils, aux gnous et à toutes les autres espèces non nuisibles – à savoir absolument toutes sauf la nôtre puisque nous seuls, à l'entendre, ne méritons pas de nous servir dans le très grand placard des ressources naturelles.

– On ne peut pas rater cette occasion de lui parler, Nora, c'est juste impossible.

Les yeux de Pauline : ils ont vu la lumière. Mon problème, c'est que je ne peux pas aimer quelqu'un et supporter en même temps qu'il s'intéresse à autre chose que nous deux – surtout pendant la première année, parce que ensuite moi aussi je retourne un peu à mes autres préoccupations. Mais, au moins jusque-là, c'est comme si j'employais quelqu'un pour obtenir des contrats avec de grosses sociétés et que je le prenais en flagrant délit de Solitaire sur l'ordinateur. Je suis un abominable patron en amour, et je ne suis même pas le patron. Je suis un petit chef.

Pauline trépigne, il *faut* qu'elle passe à l'action et moi, je suis anesthésiée. Indisponible. Il me vient une chanson. C'est toujours ce qui arrive quand je décroche du réel, volontairement ou pas, quand je sens que ma place n'est pas là où je suis présentement et que je ne trouve pas l'interrupteur pour disparaître : il me vient alors une chanson. Parfois je suis bien obligée de constater le ridicule des bandes originales que mon inconscient dégote dans ses fonds de neurones, en particulier quand un rien me contrarie et que me déboulent dans le crâne des chansons qui parlent de suicide ou de meurtres en série. Comme un gamin frustré trépignerait. Cette fois, c'est une chanson au titre évocateur de *Rain In My Heart* qui s'empare de ma mémoire vive ; mon inconscient ne connaissant pas de demi-mesure, il lui

faut bien moins qu'une rupture pour m'envoyer Sinatra, les violons et la grosse caisse.

– Qu'est-ce qu'on fait ? insiste Pauline. Si on parle avec Walter face à face, peut-être qu'il sortira un peu de son rôle et alors on saura s'il faut l'écouter au premier ou au second degré, tu ne crois pas ?

Je ne peux pas lui répondre que j'entends la pluie dans mon cœur, il faut me montrer à la hauteur : être la fille qui sait avoir un avis, quelque question que vous lui posiez. Au moins faire semblant d'être cette fille. Sauf que le temps me manque pour mobiliser des idées qui ne sonnent pas l'arnaque au clairon.

– Fais comme tu veux, mon amour, je dis.

Je rajoute toujours un « mon amour » aux phrases que je débite quand mon esprit est ailleurs pour ne pas paraître exactement le genre de petit chef en amour que je peux être – au fond, qu'est-ce que ça m'enlève si Pauline s'intéresse à autre chose que nous deux ? Je mourrais desséchée en une semaine si elle, elle boudait chaque fois que je m'attarde sur un cerf long de quinze kilomètres. J'ai besoin de mes divagations comme d'autres ont besoin de prendre du grade, et Pauline n'y est pour rien, pas plus que moi. Elle s'intéresse à des affaires considérées comme plus conséquentes, je ne peux rien y faire – à part ajouter un « mon amour » à ce « fais comme tu veux », un « mon amour » histoire de sauver les apparences.

Maintenant Richard Walter n'est plus qu'à quelques mètres de nous, et la main de Pauline quitte le capot de la voiture.

– Professeur ?

Professeur. Oh non, pitié. Ce charlatan ne mérite pas tant de manières. S'il n'était qu'un philosophe ou je ne sais quel genre de personnage sinistre que personne n'écoute, un penseur sans conséquence pour l'avenir de qui que ce soit, Professeur serait déjà

plus approprié, mais il se trouve qu'avec son badge, ce type accède à des labos. *Professeur!* Ces protocoles sociaux complètement arriérés me révoltent. Docteur, Maître, Votre Altesse, Votre Seigneurie tant qu'on y est. Non : Monsieur. Monsieur, quoi, merde. Monsieur est censé convenir en toutes circonstances dans un monde sans hiérarchie valable et je suis en train de rater la conversation de Pauline avec le professeur Walter à cause de mes principes stupides. Après tout, ça ne devrait pas me rendre malade d'entendre un professeur se faire appeler Professeur, y compris si c'est par la femme que j'appelle Mon amour et pas Madame.

Pauline a posé, semble-t-il très frontalement, la question qui l'inquiète le plus : en substance, Walter propose-t-il sérieusement d'éliminer l'espèce humaine, de lever des fonds et de définir un calendrier dans ce but, ou faut-il considérer ses déclarations tapageuses comme une manière d'attirer l'attention des médias et du grand public sur les méfaits de la civilisation ? Je me demande comment elle peut espérer d'un tel manipulateur qu'il lui réponde avec franchise.

– Quand l'homme éradique un virus comme celui de la variole, mademoiselle, vous ne protestez pas, dites-moi ?

– L'espèce humaine n'est pas un virus, que je sache.

– Ah, je vous choque, hein ?

Prof s'amuse. La voix de Pauline, elle, sonne comme une surface vitrée sur laquelle roulerait une balle de plomb.

– Si ça peut vous faire plaisir, dit-elle.

– Prenons le cas d'Olivia Judson, reprend Walter. Vous connaissez Olivia Judson ?

Pauline hoche la tête d'un air agacé comme si c'était bien la moindre des choses de connaître Olivia Judson. Je ne la connais pas, moi.

– Quand ma consœur propose l'extermination des moustiques, poursuit Walter, je ne vois pas de polémique bouleverser la tectonique des plaques. Et vous, ça vous scandalise ?

– Son but est de sauver des millions de vies.

– En exterminant des millions de vies. Les moustiques sont vecteurs de plusieurs maladies, je vous le concède, mais songez au nombre d'espèces que les activités humaines ont détruites. Le taux moyen d'extinction est actuellement de quarante espèces par jour et, croyez-moi, on ne s'interrogera jamais sur les causes de la sixième extinction massive comme on le fait encore au sujet des précédentes. Jusqu'à présent, seuls étaient capables de décimer la vie au niveau planétaire des phénomènes tels que le volcanisme ou la chute de météorites, mais d'après de nombreuses estimations, les activités humaines devraient avoir eu raison de toute forme de vie d'ici seize mille ans. On ne parle plus en milliards d'années, mademoiselle, vous l'entendez bien.

– Attendez – d'un point de vue philosophique...

– Oh, vous êtes philosophe ?

– Non, je. Enfin...

– Je me disais aussi : un philosophe saurait qu'un point de vue est une longue-vue payante plantée sur une éminence face à un panorama.

– Écoutez, des types pompeux dans votre genre, j'en connais depuis le collège ; ils avaient le pouvoir de me coller des deux sur vintg, mais ils vivaient dans le même lotissement que moi et portaient des pulls à losanges alors s'il vous plaît, gardez vos grandes phrases creuses pour vos conférences. On peut parler, maintenant, ou je me déplie une chaise et je vous regarde faire le malin ?

– Elle a du caractère, s'esclaffe Walter – l'un des hommes qui l'accompagnent hoche la tête avec un sourire forcé. Je vous écoute. D'un point de vue philosophique, donc...

– Oh, ça va. Pauline lève les mains comme pour se rendre. Je veux dire, l'homme n'a rien fait de bien différent que les autres espèces : il a évolué jusqu'à devenir ce qu'il est selon un processus qui ne lui est pas propre, et tout ce qu'il crée, il ne le crée pas ex nihilo ou avec l'aide du diable, il ne fait qu'exploiter ce que la nature met à sa portée. Si les activités humaines doivent provoquer une extinction massive, pourquoi ce serait plus grave qu'une chute d'astéroïdes, une glaciation ou une frénésie volcanique ? Sur le plan de la logique, je ne vous suis pas, là.

– Vous envisagez qu'un astéroïde soit doté d'une conscience ?

– Professeur, intervient l'homme au sourire forcé, on ne devrait plus tarder.

– Oui, oui, allons-y. Mademoiselle, ce fut un plaisir mais mon temps est compté. Je vous verrai à ma conférence ?

– Y a des chances, grogne Pauline.

On sent bien qu'elle aimerait glisser dans une autre catégorie d'interaction, comme jeter ses crottes de nez sur le professeur ou je ne sais quoi.

– Quel trou du cul, dit-elle d'ailleurs, une fois Walter hors de portée de nos voix.

De retour dans la voiture, nous observons un silence pesant. Je me contente de désigner les panneaux que je parviens à déchiffrer à plus de dix mètres.

– Deauville ! Prochaine sortie.

– J'ai vu.

Pauline boude manifestement. Elle boude Richard Walter, mais comme il n'est pas assis à côté d'elle, c'est à moi qu'elle n'adresse plus la parole. Ça me convient parfaitement puisque je boude aussi, de toute façon. Je n'ai même pas replacé ma main sur celle de Pauline ou sur sa cuisse comme je le fais toujours quand elle conduit et qu'on ne boude pas. Je me tamponne de

Walter et de toutes ces théories fumeuses d'extinction planifiée, entendons-nous bien. Mais sur cette aire d'autoroute, Pauline a démontré qu'elle pouvait entrer dans un débat plutôt que s'isoler dans la contemplation mélancolique de son destin, et je l'envie, c'est tout. Elle ne se contente pas de larmoyer sur notre condition de mortels comme je le fais. Parfois je l'admire pour ça, mais aujourd'hui je m'en sens diminuée, sans doute parce que je suis restée à l'écart de la discussion avec une rigidité de bibelot. Je l'envie et je lui en veux de me mettre en position de l'envier. Rien de très noble, je l'avoue. Je n'aime pas cet aspect de mon caractère et je travaille à l'effacer, mais je n'y parviens encore que très mal parce qu'il est viscéral et non rationnel. Je ne peux tout de même pas souhaiter que Pauline souffre du même handicap que moi – d'autant qu'il ne s'agit pas d'un handicap congénital, je dois me rappeler que j'ai aimé, moi aussi, me pencher sur des sujets plus légers que le sens de la vie. J'ai même essayé de comprendre l'art contemporain, à une époque : presque dans une autre vie.

La plupart des gens qui m'entourent me considèrent comme une miraculée, mais depuis mon coma, il y a pourtant presque deux ans maintenant, seule la quête d'une vérité supérieure est capable de m'enthousiasmer, et comment se sentir en vie sans aucun don pour les inépuisables centres d'intérêt que présente la réalité empirique ? Observer ce don chez les autres me fait parcourir en quelques instants tout le spectre des émotions. Moi, je ne peux rien entreprendre en sachant que je vais bientôt partir, j'attends près de la porte avec mon manteau sur le dos et mon sac entre les mains. Certains de mes amis me plaignent de ne savoir jouir de rien en cette vie, et ils ont raison. Mais mon gouffre existentiel me définit désormais tellement que je ne peux même plus m'imaginer sans lui. Que resterait-il de moi ?

Et qu'est-ce que j'en ferais ? À cet égard, ça m'a presque desservi de mourir – j'allais ajouter *trois fois*, mais ce serait un peu tricher. Il n'est cependant pas anodin que ce *trois fois* hâbleur ait affleuré spontanément à mon esprit pour compléter un *mourir* dont j'étais le sujet. Ce *trois fois* signifie qu'en matière de mort, je m'estime plus chamois que flocon, plus piste noire que bleue. Et cette créance personnelle ne m'aide pas à prendre part aux menues préoccupations dont frémit le vivant.

Bien que, deux ans après, l'aura nébuleuse de ma mort commence enfin à se dissiper, je n'ai plus mes habitudes dans la sphère du contingent : je regardais déjà la piste bleue avec un vague dédain à l'époque où je m'y faisais encore des ecchymoses aux fesses, mais depuis ma descente de la noire, le bleu ne m'évoque plus rien du tout. Pourtant il n'y a pas grand-chose à dire de ma mort, en tout cas pas grand-chose que je ne sois en mesure de relater moi-même, puisque je ne me rappelle que mon réveil. Enfin, pas exactement – et toute ma fascination porte sur ce *pas exactement*, sur le seul souvenir que j'aie rapporté de la mort. Il a si peu perdu de sa prégnance que je peux le revivre à volonté. Ou peut-être, à l'inverse, est-ce parce que je l'entretiens minutieusement qu'il est resté si vif. D'ailleurs je profite de ce silence boudeur pour me rejouer une fois de plus l'unique scène de mon expérience crépusculaire :

J'ai dû avoir une absence. Aucune idée de ce que je fais dans ce couloir – qu'est-ce que c'est que ce couloir ? Je ressens confusément qu'il s'agit d'un souterrain, une telle opacité ne peut exister que sous terre. Je suis dans un immense tube de béton dont je n'aperçois de fin ni devant ni derrière moi, que ne perce aucune fenêtre ni porte ni renforcement, que ne balise aucune forme de signalétique ni de ces voyants lumineux, boîtiers électriques, échelles ou interrupteurs

